



que le Rossai n'avait pas le temps de regarder le paysage. (page 248)

— Mon cher lord, j'ai encore beaucoup à travailler aujourd'hui, et vous saurais gré de ne pas m'importuner davantage.

— Deux mots encore, Peenskilty.

Et, appuyant sur chaque mot, il poursuivit :

— L'un de nous est de trop sur terre.

— Mais non, pourvu que chacun se borne à suivre son propre chemin !

— Je veux que nous nous battions jusqu'à ce que l'un de nous soit mort.

— Je ne vois aucun inconvénient à cela.

— Quand cela ?

— Mon cher Astry, gardez donc votre calme, et n'oubliez pas

que nous sommes nobles tous deux... Vous cherchez un duel qui tranchera la question de savoir lequel de nous épousera Victoria... Je suis votre homme, mais je désire éviter que l'on publie que nous nous sommes battus pour miss Donsdeele.

Il est déjà trop, beaucoup trop, que le journal renseigne son nom. J'aurai d'ailleurs un entretien avec le rédacteur en chef, qui réfléchira, une autre fois, quand il voudra imprimer encore le nom de ma fiancée...

Le mot «fiancée» augmenta encore la fureur de lord Astry.

— Mes témoins peuvent-ils attendre les vôtres? cria-t-il.

— Non!

— Comment? Non?

— Écoutez-moi un instant... Je veux que l'on ignore complètement la raison véritable de notre duel... Il nous faut chercher un prétexte. Allez-vous ce soir au «Horse-Club»?

— Oui.

— À quelle heure?

— J'y serai à trois heures.

— Nous jouerons.

— Pourquoi?

— Pour me permettre de vous dire que vous trichez.

— Comment, que je...

— Vous vous montrerez aussi indigné que vous l'êtes maintenant, et nos témoins pourront arranger le duel. Sommes nous d'accord?

— Oui.

— Il ne me reste plus qu'à ajouter que si vous me tuez, ce sera votre faute, que le pôle sud ne sera pas découvert cette année...

Lord Astry grogna quelques imprécations entre les dents et quitta son atelier.

Tout se passa comme nous l'avions arrangé.

À trois heures je me rendis au «Horse-Club», où je trouvai lord Astry. Nous entreprîmes une partie de cartes et, à un moment donné, je dis à haute voix, de façon à être entendu par tous les gentlemen présents :

— Je cesse de jouer.

— Hein... Pourquoi?

— Vous trichez.

Indigné, pâle comme un linge et tremblant de tous ses membres, Astry se dressa devant moi.

— Répétez ce que vous venez de dire?

— Vous trichez.

Il me donna une gifle retentissante.

Lord Astry y avait mis toute sa force.

Nos amis présents m'empêchèrent de lui rendre la pareille.

En ce moment, je n'aurais pas demandé mieux que de lui rendre cette gifle.

Nos témoins, après avoir vainement tenté d'arranger les choses, décidèrent que le duel aurait lieu au pistolet.

Chacun tirerait jusqu'à ce que l'adversaire fût hors de combat. Le duel aurait lieu sur territoire français...

Au lieu de continuer assidûment mes calculs, je m'exerçai journellement quelques heures au pistolet, sous la direction d'un major qui avait passé plusieurs années aux Indes et qui touchait une pointe d'épingle sur le mur.

J'y mis un véritable acharnement, et j'avais de bonnes raisons pour cela.

Si je ne faisais pas mordre la poussière à lord Astry, je tomberais moi-même, et tout serait perdu, miss Victoria, le pôle sud, tout...

Le duel aurait lieu dans le parc d'un château situé non loin de la côte.

J'étais parfaitement calme...

Quant à lord Astry, il semblait très surexcité.

— C'était par une splendide journée d'hiver...

Le soleil faisait étinceler de mille feux le sol couvert de neige et les arbres poudrés à frimas.

La neige criait sous nos pas.

Les témoins indiquèrent sur la neige la place que nous devions occuper.

L'on nous posta, le dos tourné l'un vers l'autre, et l'on nous mit un pistolet en main.

L'un des assistants compterait jusqu'à trois et, en entendant le mot «trois», nous devions nous tourner l'un vers l'autre et tirer.

Avant que ce mot ne tomba, j'entendis une détonation.

Une balle siffla à mon oreille.

Lord Astry s'était retourné et avait tiré avant le signal convenu !

Je fis demi-tour et pressai la détente...

Mon adversaire leva les bras au ciel, tournoya plusieurs fois sur lui-même, et tomba dans la neige.

Le médecin s'empressa d'accourir.

— Une balle en pleine poitrine...Le poumon est atteint, sans doute...

Le jour même, je repartis pour l'Angleterre...

Je reçus un court billet de l'amiral, me disant savoir ce que j'étais allé faire en France et me félicitant d'être revenu sain et sauf à Londres.

Cela me fit augurer que l'on savait chez lui la raison véritable du duel, et que l'on m'approuvait pleinement d'en avoir agi ainsi.

Cela, comme vous le comprendrez aisément, me donna de nouvelles forces, et, avec plus d'ardeur que jamais, je me remis à l'étude.

J'appris entretemps qu' Astry avait été grièvement blessé, mais non mortellement... Il se rétablirait.

Je louai un terrain non loin de la capitale et j'y édifiai un hangar, dans lequel je m'attellerais à la construction de mon aéroplane.

J'étais sûr de réussir.

Mon travail avançait bien, et je fixai déjà le jour de la première expérience.

Sur ces entrefaites, lord Astry, guéri, était revenu en Angleterre.

Quelques jours après, mon appareil, complètement achevé, m'attendait.

J'avais envoyé quelques invitations et, le lendemain, je ferais, mes premières expériences... J'allais voler.

Mais, quelle déconvenue m'attendait ! Durant la nuit, le hangar brûla avec tout son contenu.

Je songeai immédiatement que lord Astry était le fauteur d'incendie.

Mes soupçons ne firent que s'accroître, lorsque, le lendemain je reçus un billet de sa main, conçu à peu près dans ces termes :

« Vous ne m'avez pas envoyé d'invitation à assister à vos expériences.

« Mais je n'y tiens nullement, car je suis persuadé que vous ne parviendrez pas à quitter le sol. Le pôle Sud est encore loin !

« Après tout ce qui s'est passé entre nous, vous vous imaginez bien que je ne puis que m'en réjouir. »

La justice ouvrit une enquête, mais l'on ne parvint pas à découvrir la cause de l'incendie. La question de savoir s'il était dû à un hasard ou à la malveillance ne fut donc pas résolue.

Lord Astry a bien pris ses précautions, me dis-je, car j'étais persuadé que l'incendie était machiné par lui.

Je résolus de quitter Londres, pour chercher en France un endroit pour y recommencer mes expériences.

Je n'y parvins pas. Partout j'étais poursuivi par des émissaires de mon ennemi et qui, sans le moindre doute, trouveraient le moyen de détruire mon appareil, si je le reconstruisais.

Cette perte de temps ne me découragea nullement, car je poursuivis mes études, je fis de nouvelles découvertes et je me persuadai que mon nouvel appareil serait plus réussi que le premier.

Enfin je quittai la France. J'allai en Algérie et me crus délivré des limiers de lord Astry, lorsqu'à Mustafa, à quelque distance de la capitale de la colonie algérienne, j'eus occupé une villa, entourée d'un grand parc.

Mais à peine avais-je pris mes dispositions pour accomplir mes desseins, que l'un des détectives de lord Astry parvint à découvrir ma retraite.

J'achetai un yacht, pour me rendre dans un pays sauvage et inhabité, où je pourrais poursuivre mes expériences en paix.

Je fis naufrage et parvins ainsi à Boma. Je formai alors le plan de construire l'appareil au cœur même du Congo.

Là, je me croyais en sûreté.

Au bout de quelque temps, je découvris que, parmi mes porteurs, se trouvait un homme d'Astry.

Je le donnai à garder à un chef de l'intérieur du pays.

Enfin, près du village des Ouyambas, je parvins à construire mon appareil.

Au moment où j'allais prendre mon vol, pour la première fois, le détective, qui doit posséder une grande dose d'énergie, parut à la tête d'une nombreuse troupe de nègres armés.

— Une journée en plus, et mon invention s'en allait en fumée.

Heureusement, je suis à présent maître de l'air, et mon ennemi ne me pourra plus de mal. Dans peu de temps, j'espère arriver au pôle Sud.

Cette fois, le hasard m'a servi.

Si une émeute n'avait pas été fomentée en Ouyambie, j'aurais reculé de quelques jours la date de ma première expérience, et il est hors de doute, comme je viens de le dire, qu'il n'eût plus été besoin d'y procéder.

— Vous n'avez donc pas tué ce dangereux individu ?

— J'aurais dû le faire la première fois que je l'avais en mon pouvoir, mais je reculai devant un meurtre. Maintenant, j'avais le droit de le supprimer.

— Evidemment, puis qu'il vous suivait pour vous nuire.

— Et pour m'assassiner ! Lorsque je l'arrêtai, en plein Congo, il m'avoua que lord Astry l'avait chargé de me supprimer.

— Je ne conçois pas pourquoi vous l'avez laissé s'enfuir...

— Je ne le regrette nullement... Il ne me trouva plus et je suis en mesure de faire savoir à lord Astry que mon appareil marche admirablement... Cela ne sera pas de son goût.

— Mais que ferez-vous lorsque vous aurez découvert le pôle ?

— Je retourne à Londres.

— Pour y épouser miss Donsdoele ?

— Evidemment, puisque c'est là mon seul but.

— Et lord Astry ?

— Je ne comprends pas la portée question ?

— Mais il lui sera facile, dans la capitale anglaise, de vous jouer un tour à sa façon et de vous faire assassiner.

— Je ne le crois pas... Il n'oserait accomplir un tel forfait à Londres. On le soupçonnerait immédiatement après tout ce qui s'est passé entre nous.

— Mais il a bien osé incendier votre hangar, afin de vous empêcher de réaliser votre plan. Pourquoi reculerait-il devant un second forfait ?

— Il se peut que vous ayez raison... J'y prendrai garde.

— Assurément... Celui qui est sous le coup de la jalousie, ou plutôt de la haine, est capable de tout !

— Pour le moment, cela m'intéresse peu... Je n'ai pas encore découvert le pôle, et qui sait si j'y parviendrai jamais !

— Vous venez de me dire que vous êtes sûr de réussir. Pourquoi chargez-vous si rapidement d'avis ?

— Il n'y a pas de doute que mon appareil ira jusqu'au pôle Sud, vénéré cheik, mais je ne saurais dire combien de jours ce voyage durera, combien de jours je devrai séjourner au pôle, combien de temps il me faudra pour retourner, et je ne puis embarquer à bord de mon aéroplane que des provisions pour cinq jours. Et cela pour un équipage de quatre hommes !...

Peut-on trouver des provisions de bouche au pôle ?

Si le savais cela, je n'hésiterais pas un instant, mais je ne saurais cela que lorsque j'y serai.

— Je le conçois.

— Je crains qu'il n'y ait rien à trouver et il me faut découvrir le moyen d'emporter plus de provisions.

— Ne pouvez-vous renforcer votre appareil ?

— Oui, mais alors il faut que je le reconstruise, sur de plus grandes données... Tout ce qu'il me faut pour cela doit venir d'Europe... On retrouverait ma trace, et je perdrai beaucoup de temps. Et ensuite, admettons que je puisse construire un nouvel appareil, qui me dit que ce nouvel exemplaire marchera aussi bien que mon «Eagle» ? Le moindre détail peut faire que la machine n'obéit plus au gouvernail. Le moindre défaut peut empêcher l'appareil de s'élever... Non, il me faut trouver le moyen d'emporter beaucoup de provisions sous un petit volume.

— J'espère que vous réussirez, maître.

Le cheik prit congé de Mister Steadily en l'invitant de venir dîner chez lui.

L'Anglais passa plusieurs jours dans cette ville hospitalière et résolut enfin de poursuivre son voyage.

Il avertit ses amis que l'on allait bientôt s'élever, et fit actionner le moteur.

Les principaux habitants de la ville vinrent dire un dernier adieu à l'aéronaute.

L'une des ailes s'agitait déjà et toute la machine oscillait.

— Tout le monde à bord, commanda Steadily.

— Où est le Ressai ? demanda Jeannot.

— N'était-il pas ici, à l'instant ? demanda Tarara. Il me semble l'avoir aperçu.

— Non, dit Taupin, je ne l'ai plus vu depuis que nous avons

quitté la maison. Je n'y ai pas attaché d'importance, mais je m'en rappelle parfaitement à présent.

— Rossai ! Rossai ! cria Jeannot de toutes ses forces.

Taupin fit de même, et s'enlevant à la force des poignets dans la charpente, il inspecta les rangs des spectateurs.

— Je ne le vois pas, dit-il. Et le moteur continue de rouler.

— Arrêtez le moteur ! dit Taupin à Mister Steadily.

Celui-ci leva la tête,

— Plait-il ?

— Impossible de partir !

— Et pourquoi ?

— Le Rossai n'est pas ici !

— Où est-il donc ?

— Nul ne le sait.

— Nous partons dans trois minutes, dit Steadily.

— Et si le Rossai n'est pas arrivé ? demanda Jeannot.

— Nous partirons sans lui, dit l'Anglais d'un ton décidé.

— Sans le Rossai ? s'écria Jeannot.

— Il faut que nous partions.

— En ce cas, je reste ici.

Et le petit sauta à terre.

— Moi aussi ! s'écria Taupin.

Et il suivit l'exemple de Jeannot.

Tarara s'était dirigé vers la foule pour demander des renseignements au sujet du disparu.

Il revint bredouille.

— Personne ne sait quelque chose, dit-il. Nul ne l'a vu.

— Allez-vous vous embarquer, demanda Steadily.

— Non, dit Jeannot.

— Non, dit Taupin.

— Non, dit également Tarara.

— Bien. Adieu.

— Monsieur, dit Taupin. Souvenez-vous de ce que fit le Rossai lorsque le « Seamew » a fait naufrage. Votre portefeuille.

L'Anglais hésita un instant.

— Il a sauvé votre invention ! insista Taupin.

— C'est vrai, murmura Steadily.

Il arrêta le moteur et descendit également.

L'Avenir du Rossai.

Parmi les Arabes qui, en compagnie du cheik, avaient dîné chez Steadily, se trouvait un jeune homme, élégamment bâti, et au visage éclairé par deux yeux intelligents et vifs.

Tous ses congénères le traitaient avec beaucoup de condescendance, et même avec respect.

Ce jeune Arabe n'avait pas mérité ses égards par une haute situation, car c'était un simple marchand, venu de l'étranger, qui s'était fixé dans la ville.

Non, si les bourgeois influents le traitaient ainsi, c'est parce qu'il était magicien.

Il ne guérissait pas seulement toutes espèces de maladies à l'aide de simples plantes qu'il allait cueillir la nuit et que personne ne connaissait, mais il savait faire plusieurs tours, comme un de nos prestigitateurs en ferait.

C'est ainsi qu'on l'aurait nommé en Europe, mais les naïfs Arabes l'avaient élevé à la dignité de magicien.

Tous étaient persuadés que ce jeune homme était en relation avec des êtres supra-terrestres, qui l'aidaient dans ses mystérieuses besognes.

Le Rossai avait senti s'éveiller en lui une grande sympathie pour l'Arabe, quand celui-ci eut montré des tours véritablement surprenants, dans la demeure de l'Anglais.

Il n'aurait pu dire pourquoi, mais il se sentait attiré vers le jeune homme.

Cette sympathie semblait être réciproque, car le jeune magicien avait immédiatement montré beaucoup d'amitié au Rossai.

Pendant plusieurs jours le Rossai, lorsqu'il n'était pas chez Mister Steadily, accompagnait le magicien qui lui fit visiter tout ce que la ville et ses environs présentaient d'intéressant.

Le matin du jour où l'Anglais avait décidé de partir, le Rossai était allé rejoindre son nouvel ami, pour passer encore une couple d'heures en sa compagnie.

— Avant que la nuit tombe, disait le compagnon de l'Anglais, nous serons dans les airs, en route pour Dieu sait quelle contrée.

— Je le regrette, dit Sélim, c'est ainsi que s'appelait le jeune Arabe, car j'avais encore beaucoup à vous montrer, et je me plaisais en votre société.

— Moi de même.

— Vous m'avez dit que vous vous dirigiez vers Dieu sait quelle contrée ?

— En effet, et Mister Steadily lui-même ne doit pas en être assuré.

— Et pourquoi ?

— Au moindre accident, nous redeviendons simples piétons et notre voyage s'en ressentira.

— Évidemment...

— En dehors de cet être que vous nommez Dieu et qui, à ce que vous prétendez, sait tout, je connais quelqu'un qui est capable de prédire l'avenir.

— Votre Dieu, sans doute... Allah, je crois.

— Oui, mais nous pouvons lui demander à lui, de nous communiquer notre avenir.

— Vous connaissiez donc quelqu'un qui prédit l'avenir et qui communique ses prédictions ?

— Oui.

— Où habite ce grand homme ?

— Au cœur de la montagne.

— Et nous ne pouvons le voir ?

— Mais si.

— Expliquez moi donc comment.

— Nous pouvons-nous rendre vers son palais.

— Il a donc un palais au cœur de la montagne ?

— Assurément. Si vous vous en sentez le courage, je veux bien vous y mener.

— Du courage ? Je suppose bien que je possède quelque chose de ce genre, car il m'est arrivé rarement de sentir la crainte.

— Vous y verrez des choses surnaturelles.

— Bien... je suis votre homme.

— Eh bien, je vous mènerai auprès de mon père.

— Votre père ?

— Oui, je suis le fils du plus grand magicien qui ait jamais régné sur les esprits des hommes d'ici.

— Ah ! Ah !

— Le type veut me montrer ses plus beaux tours, pour finir, se dit le Rossai. Il veut m'en faire accroire.

— Vous ne me croyez pas ? demanda le jeune Arabe qui semblait lire les pensées du Rossai.

— Mais si, et je veux vous accompagner à condition que notre absence ne se prolonge pas trop.

— Ne craignez rien. La montagne est éloignée de plusieurs centaines de lieux d'ici... mais le voyage sera de courte durée.

— S'il n'est pas devenu subitement fou, pensa le Rossai, il se moque de moi dans les grands prix.

— Allons, dit l'Arabe, partons !

Ils quittèrent la ville et prirent la grande route que suivaient les caravanes et qui longeait la forêt à quelque distance des habitations.

Arrivé à la forêt, l'Arabe quitta la grande route et prit un sentier qui serpentait à travers les arbres.

Ils avaient marché durant dix minutes au plus, lorsqu'ils débouchèrent dans une grande clairière, environnée de grands arbres centenaires, dont les couronnes, qui semblaient atteindre le ciel, se touchaient.

C'était un endroit splendide.

Le jeune Arabe s'arrêta.

— Avez-vous le courage de me suivre jusqu'au bout ? dit-il. Il est temps encore de rebrousser chemin. Dans quelques secondes il sera trop tard.

Le Rossai ne put se défendre d'une crainte superstitieuse, mais il maîtrisa ce sentiment, et se donna du courage en pensant :

— La chose la plus grave qui puisse m'arriver, c'est qu'on en veuille à ma peau, et j'ai mon revolver en poche. Allons ! Ce sont des sottises que ce brun me raconte, et il faut que je prouve que les blancs ne sont pas si vite effarouchés que cela.

— Je suis prêt à vous suivre partout, dit-il d'une voix, assurée.

L'Arabe porta un sifflet à ses lèvres et en tira un son particulièrement aigu.

Il siffla trois fois, à intervalles rapprochés.

Le Rossai entendit tout à coup, très près de lui, le hurlement d'un lion.

Du côté opposé, un hurlement pareil y répondit.

Le Rossai prit vivement son revolver.

— Remettez cette arme en poche, dit l'Arabe. Nul danger ne vous menace.

— Et ces lions ?

— Sont les serviteurs de mon père.

— Cela prend une étrange tournure, se dit le Rossai, en remet-

tant son arme en poche. J'espère que cet Arabe est un magicien en effet ou ma vie dépend de peu de chose.

Les broussailles craquèrent, et deux grands lions débouchèrent dans la clairière, à peu de distance de l'Arabe et de son compagnon.

C'étaient deux superbes animaux, plus grands et plus robustes que des lions ordinaires. Leur crinière noire tombait presque sur le sol.

Leurs yeux semblaient jeter des éclairs.

Sur un signe de l'Arabe, ils s'approchèrent encore...

L'Arabe dit quelques mots dans une langue étrange, et les lions inclinèrent la tête comme pour le saluer.

Le Rossai était oppressé, il avait la respiration coupée.

Il sentait ses jambes trembler sous lui.

Un seul coup de ces griffes puissantes, et nul ne reverrait les deux jeunes hommes.

— Faites comme moi, dit l'Arabe.

Le Rossai regarde : son compagnon avait enfourché l'un des lions.

Il hésita un instant.

— Il faut que je poursuive l'aventure jusqu'au bout, se dit-il.

— Ne craignez rien, allez-y !

Le fils de Métu, qui n'avait pas oublié les tours des Olinkeys, sauta sur le dos du second lion.

— Tenez-vous bien à la crinière.

— C'est ce que j'ai fait.

— En ce cas, en route !

Il prononça de nouveau quelques mots, et les lions filèrent comme des flèches.

Ils ne couraient pas, mais volaient, traversant la forêt, puis des plaines et des vallées, puis des montagnes, des marais, traversèrent un large fleuve à la nage, puis ensuite une forêt et d'autres plaines encore, le tout d'une vitesse vertigineuse.

Ils avançaient si vite, que le Rossai n'avait pas le temps de regarder le paysage.

Tel un naufragé il se tenait à deux mains à la crinière du lion...

Et la course furibonde continuait, sans cesser un instant, ni sans diminuer de vitesse.

Enfin, après avoir gravi une haute montagne, les lions s'arrêtèrent près du faite.

Le Rossai passa par dessus la tête de sa monture, mais sans lâcher la crinière, de sorte qu'il ne tomba pas bien loin et se releva bien vite.

L'Arabe riait à se tordre.

— Comment trouvez-vous cette excursion ?

— Rien moins qu'agréable !

— Mais rapide, j'espère ?

— Quant à ça, oui, j'ai sué sang et eau et pensé cent fois tomber.

— Impossible !... Suivez-moi.

— Les lions avaient disparu.

L'Arabe monta, à travers les broussailles, que leur rendaient le passage très difficile, jusqu'au sommet de la montagne.

Ils virent un groupe d'arbres, autour desquels les lianes avaient formé comme un réseau impénétrable.

Le fils du magicien les écarta pourtant avec autant de facilité que si c'eussent été un réseau de perles...

Il découvrit ainsi une cavité.

L'Arabe y pénétra, suivi du Rossai qui attendait avec un cœur d'airain ce qui allait se passer. Depuis sa course à dos de lion, il s'était dit que son compagnon n'était pas un homme ordinaire.

Après avoir fait quelques pas dans le couloir souterrain, le Rossai entendit, car l'obscurité était telle qu'il ne voyait rien, qu'une lourde porte roulait sur ses gonds.

Une vive lumière s'était faite.

Une immense lanterne, à verres multicolores, éclairait un petit appartement, dont les murs étaient complètement couverts de peaux d'animaux, de même que le sol et le plafond.

Au bout de cette chambre à pelletteries, il aperçut une ouverture par laquelle son compagnon disparut.

Le Rossai le suivit et vit un escalier dont les marches et la rampe étaient d'ivoire, et qui descendait dans la terre.

Il descendit à la suite de son compagnon.

Machinalement, il compta les degrés.

Il en avait compté cent et six lorsque il se retrouva sur un sol uni.

Au bout de l'escalier se trouvait une nouvelle lanterne. A sa lueur, le Rossai vit qu'ils étaient arrivés au bord d'une rivière ou d'un lac.

Il n'aperçut rien d'autre. L'obscurité l'environnait de toutes parts.

Une pirogue, espèce de bateau plat que les nègres emploient pour naviguer, était amarrée au bord, à l'aide d'une lourde chaîne.

— Embarquez, dit l'Arabe.

Le Rossai obéit.

Il ne soufflait mot.

Tout ce qui se passait l'étonnait tellement qu'il ne trouvait plus rien à dire.

D'ailleurs sa gorge était serrée comme par un étau et il lui eut été impossible de prononcer une parole.

Après lui, son compagnon sauta dans la barque, qu'il détacha.

Comme entraînée par le courant, la légère embarcation prit sa course.

Un bruit comparable à celui que ferait un moulin à café, trappa

l'oreille du Rossai.

Ce bruit enla pen à peu, pour devenir un vacarme pareil à celui d'un hall plein de machines en pleine action.

— Couchez-vous au fond de l'embarcation, dit l'Arabe. Vivement. Le Rossai obéit.

Deux minutes après, le bateau fut comme soulevé, puis précipité dans un abîme.

On eut dit que l'on avait douché le Rossai.

Il était complètement mouillé.

De nouveau, la barque glissait tranquillement sur la surface noire de l'eau...

Le bruit s'atténuait de minute en minute...

— Vous pouvez vous relever, dit l'Arabe.

Le Rossai fit ce qu'on lui disait.

Au loin, très au loin, il remarqua un point lumineux. On eut dit d'abord une bougie sous un globe de verre dépoli... Au fur et à mesure, comme la barque s'en approchait, ce point rouge s'agrandissait, comparable à un soleil couchant...

Le Rossai s'aperçut enfin que c'était une ouverture dans la paroi.

La pointe de la pirogue heurta la rive...

L'Arabe descendit, amarra solidement la barque et invita le Rossai à la suivre.

Ils débouchèrent dans une grande salle, dont les murs semblaient incrustés de diamants et d'autres pierres précieuses.

Les murs, sous la lueur rouge qui tombait de la voûte, si élevée qu'on ne l'apercevait qu'à peine, semblaient scintiller de mille feux, ruisseler de rayons liquides...

Les murs étaient conformés de diverses sortes... A tel endroit, on eut dit une forêt, plus loin c'étaient des formes humaines, puis des animaux... Ils prenaient encore des formes géométriques, des carrés, des rectangles, des losanges, pour redevenir lisses... Et tout cela scintillait, brillait, projetait des feux de couleurs étranges et changeantes.

Jamais le Rossai n'avait vu pareille splendeur...

Le sol était de gravier très fin, et paraissait un tapis jaune, délicieux à fouler.

L'Arabe ne semblait pas avoir d'yeux pour toute cette magnificence, et traversait à grandes enjambées l'énorme salle.

Le Rossai se demandait où l'on allait, car il n'apercevait nulle part de porte ou d'ouverture qui put leur livrer passage.

Arrivé près de la paroi, l'Arabe s'arrêta.

Enfant sa voix, criant presque, il dit :

— Le serviteur du grand esprit admettra-t-il un blanc dans le temple ?

Tout à coup, l'obscurité se fit autour d'eux, si brusquement que le Rossai crut un instant qu'une main invisible l'avait voilé.

Il saisit son compagnon par le bras.

Le mur sembla s'écrouler devant eux...

Notre héros aperçut une nouvelle salle, plus belle encore que la première, dont la voûte s'appuyait sur d'innombrables colonnes d'ivoire, rehaussées de cercles d'or vierge.

Une lumière éclatante, comparable à la lumière solaire, éclairait ce temple splendide.

La paroi du fond s'ornait de mille plumes de paon, qui chatoyaient dans la lumière.

Un trône s'adossait à cette paroi, un trône d'ivoire et d'or. Sur ce trône, le Rossai remarqua un être vivant.

Du visage, couvert par les boucles soyeuses et argentées d'une longue chevelure blanche, et par une barbe floconneuse, l'on n'apercevait que deux yeux perçants et qu'on eut dit lumineux.

Le serviteur du grand Esprit, comme l'Arabe avait nommé cette apparition, était vêtu d'une longue robe de soie rouge.

Il parla, d'une voix douce et forte à la fois, qui semblait de cristal :

— Que veut mon fils ?

Le Rossai ne pouvait en croire ses oreilles.

Le serviteur du grand Esprit, au cœur d'une montagne, en pleine Afrique, parlait le pur dialecte de Liège.

— Mais parlez donc, murmura l'Arabe à l'oreille de Rossai, dites que vous désirez connaître votre avenir.

Et le Rossai, dit d'une voix rauque et mal assurée :

— Je voudrais savoir ce que m'attend...

— Je consulterai l'avenir, sultan des Ouyambas...

— Je ne suis plus sultan.

— Celui que a été couronné sultan, le restera jusqu'à ce qu'il ai rejoint ses pères...

— Mon peuple m'a chassé... On voulait me tuer.

— Et pourtant vous êtes encore leur sultan...

Le serviteur du grand Esprit éleva la main droite, et immédiatement un feu aux lueurs vertes siffla au pied du trône...

Mille étincelles dansèrent...

L'homme, sur le trône, laissa tomber la main...

Le feu disparut.

— Ecoutez, sultan des Ouyambas... Parmi une forêt d'armes vous vous dirigerez vers une contrée où nul homme n'est encore venu... Vous reviendrez vers votre pays, à travers une forêt de glaciers, où l'amour vous sauvera de la course de la mort... Après mille dangers et mille pérégrinations, vous toucherez au port.

Voilà le sort que le grand Esprit vous réserve, sultan des Ouyambas. Quelques instants durant, une obscurité opaque régna de nouveau.

De la haute voute de la salle, la lumière ruissela de nouveau...

— Voyez-vous dans le mur ces bâtonnets blancs ? demanda l'Arabe.

— Je les vois.

— Approchez en prenez-en un.

Le Rossai obéit et prit un des bâtonnets.

C'était une petite plaque d'ivoire, sur laquelle étaient gravées des bizarres inscriptions grossièrement coloriées en rouge.

— Cela vous préservera dans le danger, dit l'Arabe.

Ils quittèrent le temple par le même chemin qu'ils avaient pris en arrivant avec cette différence qu'ils ne rencontrèrent plus de cataracte et que la route semblait bien plus courte.

Dans les broussailles, les deux lions les attendaient.

Le Rossai et son compagnon sautèrent à cheval... ou plutôt à lion.

La même course folle reprit... Ils traversèrent les marais, les forêts, les montagnes, les vallées, les plaines, les prairies, et au bout de peu d'instant, ils se retrouvèrent dans la clairière.

Sur un signe de l'Arabe, les deux lions disparurent entre les arbres.

Les deux jeunes hommes revinrent vers la petite ville, qui était sous dessus dessous, en ce moment, parce qu'on n'y trouvait nulle part le Rossai.

Quelques groupes d'Arabes se préparaient déjà à battre les environs.

Le Rossai fut très mal accueilli par Mister Steadily.

— Je n'en puis rien, fut sa réponse. J'ai suivi Sélim chez le serviteur du grand Esprit, à des centaines de lieux d'ici... Et les lions viennent seulement de nous débarquer dans la clairière.

— Que signifient ces sornettes ?

— C'est la pure vérité, Monsieur.

Et le Rossai raconta en détail ses aventures et tout ce qu'il avait vu.

Personne ne le crut, évidemment. Son récit fut souligné par des rires moqueurs, et comme le Rossai termina ainsi :

— Tout cela m'est arrivé, je n'ai rien ajouté ni retranché !

Mister Steadily lui répondit :

— Vous vous êtes laissé prendre... L'Arabe vous a endormi, tout simplement.

— Non, je ne me suis pas endormi, j'ai vu tout, les yeux bien ouverts, et j'ai entendu des deux oreilles ce que le prêtre m'a dit.

— Vous avez rêvé tout cela !

Le Rossai sortit la plaque d'ivoire couverte d'inscriptions qu'il avait détachée de la muraille.

— Voici une preuve !

— Qu'est ce là ?

— J'ai détaché cela de la muraille, dans la salle précédant le temple.

— Vous vous l'imaginez !

— J'en suis si sûr que je gagerais ma tête...

— Ne le faites pas, vous perdriez cette chose, dont vous aurez encore besoin.

— Durant votre sommeil, l'Arabe vous a mis cette plaque en poche, pour vous croire faire à la réalité du songe qu'il vous a inspiré, dit encore Mister Steadily, qui trouvait décidément réponse à tout.

— Mais pourquoi l'aurait-il fait ?

— Pour vous prouver qu'il est réellement magicien... Pour la gloire, quoi...

— Il se peut, mais je suis pourtant persuadé que j'ai monté un lion et que tout le merveilleux que j'ai vu existe.

— L'Arabe a donc atteint son but et cela nous importe peu ou prou...

Le Rossai n'en voulut pas démordre. Il prétendit toujours avoir fait le voyage, et lorsqu' à bord de l'Eagle, il passa au-dessus de plaines, marais, vallées et montagnes, il dit reconnaître le paysage qu'il avait traversé la veille, monté sur le lion !

LE TOUR DU MONDE

de deux enfants de Liège
GRAND ROMAN INEDIT



Le Rossai

Jeannet

Librairie L. OPDEBEEK rue S^t Willebrord 47 ANVERS

AUCTOR

LE
TOUR DU MONDE

de deux enfants de Liège



LIBRAIRIE L. OPDEBEEK

57, RUE ST-WILLEBRORD

ANVERS.

1911.

TABLE DE MATIERES.

	Page
La Fuite	4
Un enfant volé.	8
En route !	13
Une nouvelle existence	21
L'émule de Sherlock Holmes	28
John M. Steadily et son domestique	33
Nouveau retard.	40
Le hasard et Monsieur Limiet	46
Le yacht « The Sea Mew »	73
Le crime du Capitaine Onion	85
La tempête	101
Où Monsieur Limiet reparait	112
Une aventure de Taupin.	124
Une découverte du Rossai	142
Dix mètres de laiton	150
Le nouveau sultan des Ouyambas	168
C'était écrit...	185
Une constitution, un aéroplane et une émeute	202
Le bot de Mister John Steadily.	217
Un étrange Anglais	225
L'Avenir du Rossai.	240
Au camp boer	240
Où Jeannot devient un héros	264
Où était resté Monsieur Limiet	273
Vers le pôle Sud !	286
Le pôle Sud	310
Le Roi du pôle Sud	323
L'histoire du docteur Emile Dorango	331
Où l'on parle de Jeannot et d'un serpent, de Potard et d'un pachy- derme préhistorique	344
Vers l'Océan !	354
Comment Taupin ressuscita et ce qu'il apprit	371
Paul Potard et le trésor	400
Vers Auckland !	416

Comment le Rossai prouve que Taupin n'a point rêvé	431
Ce qui se passa à Bangkok	446
Chasse aux tigres et chasse aux millions	458
Où le Rossai s'égare	475
Chez les étranglens	490
Le gamin des rues et la bouquetière	507
Kaerloff, le nihiliste	534
Un nouveau Robinson Crusoë	560
Où nous retrouvons les survivants du Victoria	586
Aux mains des Russes	608
A Londres	624
Une femme de cœur	630
Les hannis	656
Le plan échoué	702
Libres !	727
Une vieille connaissance	737
A Kobdo	748
Une aventure à Kasgar	752
Les aventures de Paul Potard	758
La dernière aventure de Taupin, du Rossai et de Limiet	766
A Liège	792
Tout est bien qui finit bien	798
